



**HAL**  
open science

# De l'anarchisme proudhonien au syndicalisme révolutionnaire : une transmission problématique

Samuel Hayat

► **To cite this version:**

Samuel Hayat. De l'anarchisme proudhonien au syndicalisme révolutionnaire : une transmission problématique. Proudhon et l'anarchisme, 2012. halshs-03693464

**HAL Id: halshs-03693464**

**<https://shs.hal.science/halshs-03693464>**

Submitted on 10 Jun 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'anarchisme proudhonien au syndicalisme révolutionnaire : une transmission problématique

Samuel Hayat

Cet article s'inscrit dans une recherche en cours sur le mouvement ouvrier au XIX<sup>e</sup> siècle, qui vise à explorer l'hypothèse d'un « moment proudhonien » du mouvement ouvrier français, ouvert par l'expérience de la révolution de 1848<sup>1</sup>. Par « moment proudhonien », je veux dire que le mouvement ouvrier français, qui se trouve à la veille de 1848 à la croisée des chemins, hésitant entre différentes façons de réaliser son émancipation, adopte en 1848 une analyse de ses possibilités, des structures d'organisation, un vocabulaire et des visées en adéquation avec la pensée de Proudhon (et non avec celle de Victor Considerant, de Louis Blanc, de Cabet, de Blanqui ou de Barbès, par exemple). C'est cette proximité énigmatique – Proudhon n'est alors ni le plus influent ni le plus populaire des penseurs socialistes français – que j'entends éclairer dans cette recherche.

Dans un précédent article<sup>2</sup>, j'ai essayé de montrer qu'en 1848, Proudhon formule des idées qui définissent un cadre d'action précis pour les ouvriers : revendiquer une capacité politique qui ne passe pas par la participation à l'appareil d'État, mais par la prise de conscience, l'idéalisation et l'extension des formes d'organisation économique et politique déjà existantes dans le mouvement ouvrier, et que l'on peut regrouper sous le terme de mutuellisme<sup>3</sup>. Dans d'autres travaux, j'essaie d'expliquer comment et pourquoi les thèses de Proudhon supplantent effectivement celles des autres théoriciens socialistes chez les ouvriers organisés de 1848, chez les défenseurs de la République démocratique et sociale<sup>4</sup>. Cet article entend ouvrir une nouvelle phase de mes recherches : étudier la façon dont ce « moment proudhonien » se poursuit au-delà de la Seconde République, et permet de rendre compte des formes d'organisation et des idées défendues par le mouvement ouvrier sous le Second Empire puis sous la Troisième République.

Dès les premières formulations de ce projet, je me suis rendu compte que j'avais ici en terrain connu, car l'idée d'un « moment proudhonien » rencontrait une question très largement traitée : celle de l'influence de l'anarchisme proudhonien sur la naissance et le développement du syndicalisme révolutionnaire. Si l'on considère en effet qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la toute nouvelle Confédération Générale du Travail (CGT), née du regroupement entre la Confédération du Travail et la Fédération des Bourses du Travail, qui constitue l'organe du mouvement ouvrier organisé, alors il est nécessaire de s'interroger sur le rôle de

---

<sup>1</sup> Cette idée de moment proudhonien s'inspire librement de John Greville Agard Pocock, *Le moment machiavélien : la pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique*, trad. Luc Borot, Paris, PUF, 1997.

<sup>2</sup> Samuel Hayat, « Pour le droit et contre la loi : les origines ouvrières de l'anarchisme proudhonien », in Anne-Sophie Chambost (dir.), *Proudhon : droit ou morale ?*, Publications de la Société P.-J. Proudhon, 2011, p. 148-163.

<sup>3</sup> Sur l'origine sociologique des idées proudhoniennes, voir Pierre Ansart, *Naissance de l'anarchisme : esquisse d'une explication sociologique du proudhonisme*, Paris, PUF, 1970.

<sup>4</sup> Samuel Hayat, « Au nom du peuple français ». *La représentation politique en question autour de la révolution de 1848*, thèse de doctorat en science politique, Université Paris 8, 2011.

l'héritage de Proudhon dans la création cette organisation. Prouver l'existence d'un « moment proudhonien » du mouvement ouvrier français, c'est nécessairement explorer le rôle de Proudhon dans la formation du syndicalisme révolutionnaire français. Je propose donc ici de reprendre les différentes hypothèses qui ont été faites sur cette question, de les présenter, et de formuler ma propre hypothèse, ainsi que les moyens par lesquels je compte la mettre à l'épreuve dans le futur.

## Les étapes de l'historiographie

La question de l'influence de Proudhon sur le mouvement ouvrier, et en particulier sur le syndicalisme révolutionnaire, n'est pas une question nouvelle<sup>5</sup>. De l'apparition du syndicalisme révolutionnaire jusqu'aux travaux des historiens contemporains du mouvement ouvrier ou de l'anarchisme, la question a été posée : comment expliquer les similitudes que l'on peut observer entre la pensée de Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire ?

Les similitudes sont en effet nombreuses et frappantes, tant au niveau du vocabulaire que des pratiques. Le projet constitutif du syndicalisme révolutionnaire lui-même fait nécessairement écho à Proudhon : en mettant le travail au centre de la réflexion et de la construction de la société, plutôt que la seule citoyenneté, la rupture accomplie avec le républicanisme universaliste semble tout à fait proudhonienne. Les termes utilisés pour désigner les formes d'organisation désirable, à la fois au sein des structures ouvrières et dans le cadre d'une société socialiste, sont eux aussi proudhoniens, le plus évident étant bien sûr le vocabulaire fédéraliste. Enfin, les options stratégiques choisies et mises en œuvre dans le syndicalisme révolutionnaire font nécessairement penser au Proudhon de la *Capacité des classes ouvrières* : séparation de classe, primauté voire exclusivité donnée aux revendications économiques et sociales, refus de l'action politique – réformiste ou révolutionnaire. Ces similitudes sont d'autant plus étranges que dans d'autres pays, des voies très différentes sont explorées : ainsi, en Angleterre ou en Allemagne, le syndicalisme se crée sinon à l'intérieur, en tout cas en lien constant avec les partis politiques socialistes et ouvriers.

### *Le premier retour à Proudhon (début du XX<sup>e</sup> siècle)*

Les raisons de cette similitude ont été analysées et discutées par plusieurs générations de chercheurs. Tout d'abord, par ceux qui ont directement vécu la création de la CGT, et pour lesquels le syndicalisme français est assimilable au syndicalisme révolutionnaire. Cette expérience est en effet contemporaine, en France, d'un véritable « retour à Proudhon »<sup>6</sup>. On pense évidemment à Georges Sorel et à Edouard Berth, dont les œuvres sont traversées autant par la question du syndicalisme que par la lecture de Proudhon<sup>7</sup>. Mais il ne faudrait pas oublier l'importance de cette question pour toute une génération d'historiens et de juristes, certains de grande envergure, d'autres plus modestes, qui connaissent l'œuvre de Proudhon et voient avec intérêt le développement du syndicalisme. Moins idéologues que Sorel ou Berth,

---

<sup>5</sup> Pour une présentation complète de l'histoire et des enjeux épistémologiques de cette question, voir Patrice Rolland, « A propos de Proudhon : une querelle des influences », *Revue française d'histoire des idées politiques*, n° 2, 1995, p. 275-300.

<sup>6</sup> Patrice Rolland, « Le retour à Proudhon, 1900-1920 », *Mil neuf cent*, vol. 10, n° 1, 1992, p. 5-29.

<sup>7</sup> Patrice Rolland, « La référence proudhonienne chez Georges Sorel », *Cahiers Georges Sorel*, vol. 7, n° 1, 1989, p. 127-161.

ils essaient de saisir dans le détail les relations entre les idées sociales de Proudhon et les premières expériences syndicales françaises : Jules-Louis Puech consacre en 1907 une thèse au proudhonisme dans l'Internationale<sup>8</sup>, Gaëtan Pirou une autre, en 1910, sur le proudhonisme et le syndicalisme révolutionnaire<sup>9</sup>, Maxime Leroy mène de front ses études sur les idées sociales et son analyse exhaustive des règlements d'associations ouvrières<sup>10</sup>, Edouard Droz s'interroge directement, dans sa biographie de Proudhon, sur son influence sur le mouvement ouvrier<sup>11</sup>, Lucien Febvre consacre à ce livre un long article dans lequel il explore lui-même la question<sup>12</sup>...

Cependant, si ces travaux sont tous publiés durant les quelques années qui séparent la signature de la Charte d'Amiens du déclenchement de la Première Guerre Mondiale – qui voit le ralliement de la CGT à l'Union Sacrée –, leurs interprétations du lien entre Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire sont tout à fait discordantes. A l'extrême, Droz peut dire que l'influence de Proudhon est massive et directe : s'exerçant constamment sur le prolétariat militant depuis des décennies, cette influence est selon lui telle qu'on peut dire que « par lui-même et par ses disciples, Proudhon a créé pour la plus grande part la CGT »<sup>13</sup>. A l'autre extrême, Pirou, au contraire, essaie de démontrer qu'il y a plus de différences que de similitudes entre le syndicalisme révolutionnaire (en fait, dans sa thèse, il traite plutôt des idées de Sorel que de la CGT) et l'œuvre de Proudhon. Les positions intermédiaires sont nombreuses : Febvre met en question l'influence de Proudhon sur la CGT, tout en reconnaissant les traits communs, Sorel, Berth et Leroy intègrent le syndicalisme révolutionnaire dans une réflexion bien plus générale, où la pensée de Proudhon n'a qu'un rôle parmi de nombreux autres facteurs, etc.

### *Proudhon autour de mai 68*

La question connaît ensuite une période plus calme : le déclin de l'intérêt pour l'histoire des idées, la transformation profonde de la CGT, le développement du marxisme se combinent pour faire de l'influence de Proudhon sur le syndicalisme français une préoccupation secondaire. Il faut attendre le second « retour à Proudhon » des années 1960-1970 pour que la question retrouve une importance. Dans un contexte marqué par l'affaiblissement du marxisme orthodoxe, par la critique du « socialisme réel » et par la montée en puissance du thème de l'autogestion, Proudhon fait alors l'objet d'une redécouverte, et la question de son lien avec le mouvement ouvrier devient d'autant plus importante que l'on essaie alors d'en renouveler les formes. Parmi toute la production de cette époque, il faut accorder une place particulière aux ouvrages de Pierre Ansart, *Sociologie de Proudhon* (1967) puis surtout *Naissance de l'anarchisme : esquisse d'une explication sociologique du proudhonisme* (1970). Si le premier, complétant en cela le *Proudhon* de Gurvitch, publié en 1965, donne un aperçu synthétique de la pensée de Proudhon, le second renouvelle profondément la connaissance de cette pensée, en s'intéressant directement à ses sources sociologiques. Ansart se donne comme objectif de comprendre, comme d'autres avant lui, « pourquoi les représentants ouvriers français au sein de la I<sup>ère</sup> Internationale choisissent de se référer à

---

<sup>8</sup> Jules-Louis Puech, *Le Proudhonisme dans l'Association internationale des travailleurs*, Paris, F. Alcan, 1907.

<sup>9</sup> Gaëtan Pirou, *Proudhonisme et syndicalisme révolutionnaire*, Paris, A. Rousseau, 1910.

<sup>10</sup> Maxime Leroy, *La Coutume ouvrière*, Paris, 1913.

<sup>11</sup> Édouard Droz, *P.-J. Proudhon (1809-1865)*, Paris, Pages libres, 1909.

<sup>12</sup> Lucien Febvre, « Une question d'influence : Proudhon et le syndicalisme », *Revue de Synthèse historique*, vol. 19, n° 56, 1909, p. 179-193.

<sup>13</sup> Édouard Droz, *op. cit.*, p. 33-34.

Proudhon »<sup>14</sup> ; cependant, il choisit de chercher la réponse non pas dans la diffusion de l'œuvre de Proudhon, mais dans ses conditions mêmes de formation. Selon lui, c'est parce que la pensée de Proudhon a été élaborée en interaction avec le mouvement ouvrier des années 1830 et 1840, et en particulier avec la pratique des canuts lyonnais, qu'elle trouve tant d'échos dans le mouvement ouvrier en construction.

Hormis cet ouvrage fondamental de sociologie des idées, la question de Proudhon et de son héritage font dans ces années l'objet de nombreux textes, souvent très marqués politiquement, étant parfois l'œuvre de syndicalistes et de militants, sans que ça ne leur enlève évidemment la moindre pertinence. L'historienne du communisme – et ancienne membre du PCF – Annie Kriegel et le militant communiste libertaire Daniel Guérin se retrouvent ainsi, dans un colloque de 1965 consacré à l'actualité de Proudhon, à présenter des interventions croisées, respectivement sur « le syndicalisme révolutionnaire et Proudhon » et sur « Proudhon et l'autogestion ouvrière »<sup>15</sup>. En 1971, dans le livre tiré de sa thèse sur Fernand Pelloutier, le syndicaliste Jacques Julliard s'interroge sur l'existence d'une filiation entre Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire par le biais de Pelloutier<sup>16</sup>. Quelques années plus tard, un autre syndicaliste, Jacques Langlois, écrit un livre qui recense notamment les lignées proudhoniennes, accordant une place de choix au syndicalisme révolutionnaire<sup>17</sup>.

Là encore, on serait bien en peine de trouver, dans ces textes, une position commune sur la question de l'influence proudhonienne sur le syndicalisme révolutionnaire. Si Annie Kriegel et Jacques Langlois défendent l'idée d'une filiation, Daniel Guérin est en revanche beaucoup plus méfiant. Quant à Pierre Ansart, son analyse sociologique de Proudhon inverse la question de l'influence, en se demandant bien plutôt comment les ouvriers ont influencé Proudhon que l'inverse. Une idée que l'on retrouve, légèrement transformée, dans la réfutation que Jacques Julliard fait de la thèse d'une influence de Proudhon sur le syndicalisme révolutionnaire par Pelloutier : « Non, Pelloutier ne fut pas proudhonien, et le syndicalisme révolutionnaire non plus. Mais si la réalité, elle, était un peu proudhonienne ? Si Proudhon avait exprimé, au sein même de ses contradictions, une latence de la condition prolétarienne ? »<sup>18</sup>. La question est donc loin d'être close lorsque l'échec des mouvements d'émancipation des années 1960 et 1970 affaiblit l'intérêt pour l'histoire du syndicalisme révolutionnaire et de la pensée socialiste.

#### *L'atelier Proudhon (1980-1990)*

Enfin, dans les années 1980-1990, notamment au sein de l'atelier Proudhon, la question des lignées proudhoniennes est reprise de façon plus systématique. Signe peut-être que la question a perdu de son urgence, ou résultat des transformations du discours universitaire, les approches développées laissent souvent plus de place à la complexité. La connaissance de la pensée de Proudhon est affinée, et l'évidence du lien avec le syndicalisme révolutionnaire perd de sa puissance, sans pour autant disparaître. Parmi les différents textes qui approchent de la question – aucun, à ma connaissance, ne la pose directement –, une place particulière

---

<sup>14</sup> Pierre Ansart, *op. cit.*, p. 17.

<sup>15</sup> Centre national d'étude des problèmes de sociologie et d'économie européennes, *L'Actualité de Proudhon. Colloque des 24 et 25 novembre 1965*, Bruxelles, Editions de l'Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 1967.

<sup>16</sup> Jacques Julliard, *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Paris, Seuil, 1971.

<sup>17</sup> Jacques Langlois, *Défense et actualité de Proudhon*, Paris, Payot, 1976.

<sup>18</sup> Jacques Julliard, *op. cit.*, p. 210.

doit être accordée aux travaux de Gaetano Manfredonia, en particulier à son intervention au colloque de la société P.-J. Proudhon de 1991, intitulée « les lignées proudhoniennes dans l'anarchisme français »<sup>19</sup>. Plus récemment, une intervention de Daniel Colson sur « Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire », lors d'un colloque organisé pour le centenaire de la Charte d'Amiens, permet de faire un point sur la question, sans apporter grand-chose au débat<sup>20</sup>.

On est donc encore loin d'avoir fait le tour de la question : si les différents « retours à Proudhon » ont permis des avancées significatives dans notre connaissance du lien entre Proudhon et le mouvement ouvrier, il est certain que les nouvelles approches de la question, souvent plus précises et moins passionnées, n'ont pas encore donné tous leurs fruits. L'un des enjeux de cet article est de poser les bases d'un travail collectif sur la question : après avoir présenté l'historiographie traitant de ce problème, il faut maintenant exposer plus précisément les thèses en présence, leurs principaux arguments, et les outils dont on dispose pour trancher entre elles.

## L'hypothèse de la filiation

Dans ces différents travaux, on peut dire avec Annie Kriegel que deux hypothèses s'affrontent pour expliquer la proximité entre la pensée de Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire : l'hypothèse de la filiation et celle de la rencontre. Cependant, ces deux hypothèses ne sont pas symétriques : ceux qui pensent qu'il y a simplement rencontre entre Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire n'ont pas à prouver leur hypothèse, car elle est la simple constatation d'une similitude, sans y voir la conséquence de causes qu'il faudrait retrouver. En somme, l'hypothèse de la rencontre est simplement l'invalidation de l'hypothèse de la filiation : elle est ce qui reste *a minima* lorsqu'on abandonne l'idée qu'il existe un lien de transmission entre Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire. La charge de la preuve revient donc à ceux qui défendent l'idée d'une filiation réelle. Je présenterai les différentes variantes de cette hypothèse, ainsi que leurs contre-arguments les plus importants. Un élément commun structure toutes ces variantes : l'idée qu'il existe un lien plus ou moins direct entre la pensée de Proudhon et la création du syndicalisme révolutionnaire. Dans cette perspective, la CGT est l'héritière de Proudhon, et n'aurait pas pris les mêmes formes sans l'influence du bisontin. Toute la question est alors de savoir par où passe cette filiation, par quels canaux la transmission a lieu, permettant de parler d'un héritage. Sur ce point, différentes solutions coexistent, plus ou moins convaincantes et parfois contradictoires.

### *La filiation intellectuelle*

Une première filiation possible est la filiation intellectuelle : suivant l'idée selon laquelle Proudhon serait avant tout un philosophe et/ou un économiste, sa pensée aurait été lue par d'autres philosophes ou d'autres économistes, qui auraient à leur tour écrit des livres, etc.

---

<sup>19</sup> Gaetano Manfredonia, « Les lignées proudhoniennes dans l'anarchisme français », *Les Travaux de l'Atelier Proudhon*, n° 11, « Les anarchistes et Proudhon. Actes de la journée d'étude de la société P.-J. Proudhon, 19 octobre 1991 », Paris, Atelier Proudhon – EHESS, p. 37-66.

<sup>20</sup> Miguel Chueca (éd.), *Le syndicalisme révolutionnaire, la Charte d'Amiens et l'autonomie ouvrière*, Paris, Éd. CNT-Région parisienne, 2009.

L'influence sur le mouvement ouvrier passerait avant tout par la lecture, par les militants ouvriers, de ces différents ouvrages, écrits par Proudhon ou par des gens ayant lu Proudhon.

Cette hypothèse pose plusieurs problèmes. Le premier est que s'il s'agit de chercher des auteurs connus qui font explicitement référence à Proudhon, et qui aient pu avoir quelque influence sur le syndicalisme révolutionnaire, c'est du côté des anarchistes qu'il faut vraisemblablement aller regarder. Or, comme l'a prouvé Gaetano Manfredonia, la place de Proudhon chez les anarchistes, notamment en France, n'a rien d'évident. En effet, le mouvement anarchiste se constitue en partie contre le mouvement ouvrier, y compris dans ses aspects les plus proches de Proudhon, notamment le refus de la lutte politique. Loin d'être une référence constante, Proudhon est plutôt perçu de façon très critique par les anarchistes des années qui précèdent la création de la CGT. L'influence aurait pu se faire par d'autres auteurs, lecteurs de Proudhon, comme Bakounine, mais là encore la place de la pensée de Bakounine chez les anarchistes est loin d'être alors aussi prépondérante qu'elle peut l'être au siècle suivant.

Le second problème de cette hypothèse, plus fondamental, est que si elle permet de saisir l'importance des idées proudhoniennes dans la création du syndicalisme révolutionnaire – après tout, de nombreux militants ouvriers français lisaient, sinon les livres complets, en tout cas des articles de Proudhon ou de ses proches –, elle n'explique en rien pourquoi cette influence serait plus grande que celle d'autres penseurs socialistes. En effet, le même raisonnement pourrait être tenu pour la plupart d'entre eux : s'il suffit d'avoir lu Proudhon ou l'un de ses descendants pour être proudhonien, pourquoi n'y a-t-il pas plus de cabétiens, de blanchiens, de considérantiens au sein du mouvement ouvrier ? Cabet, Louis Blanc et Considérant étaient alors très lus. L'hypothèse de la filiation intellectuelle, sans être nécessairement fautive, mérite donc d'être complétée par d'autres formes de transmission.

### *La filiation par l'Internationale*

La plus évidente est la transmission par l'intermédiaire de l'Association internationale des travailleurs (AIT)<sup>21</sup>. Ce qui rend la filiation par l'AIT si évidente, c'est avant tout le fait que c'est au sein de cette organisation que les termes de proudhonien et de proudhonisme apparaissent, souvent utilisés dans un but polémique. Si c'est entre Bakounine et Marx que les antagonismes s'avèrent les plus aigus, conduisant à l'explosion de l'AIT en 1872, les premières années de l'Internationale voient déjà Marx et ses partisans exprimer leurs désaccords avec certaines positions des ouvriers de la section française, qualifiés de « proudhoniens ». Qu'y a-t-il alors derrière ce terme ? Pourquoi la référence à Proudhon devient-elle alors le marqueur principal de ces ouvriers français, en tout cas aux yeux de leurs adversaires ? Pour le comprendre, il est nécessaire de revenir rapidement sur l'histoire de l'AIT, et en particulier de sa section française.

La thèse de Jules-Louis Puech, *Le Proudhonisme dans l'Association Internationale des Travailleurs*, s'avère ici un précieux guide pour retracer l'histoire de cette section et de la référence à Proudhon en son sein. D'après Puech, Proudhon est bien lu par des petits groupes d'ouvriers, sous le Second Empire, qui se réunissent régulièrement pour discuter ses théories, voire lui écrivent pour avoir ses avis sur différentes questions. Une partie d'entre eux, dont

---

<sup>21</sup> Pour une présentation synthétique de l'histoire de l'AIT, voir Mathieu Léonard, *L'émancipation des travailleurs: une histoire de la Première Internationale*, Paris, la Fabrique, 2011.

Tolain, font partie de la commission élue par les corps d'état pour participer à l'Exposition universelle de 1862, à Londres, où se mettent en place les Comités ouvriers de correspondance internationale, qui préfigurent l'AIT. En étant à la fois le rédacteur principal du *Manifeste des Soixante* en 1864 et l'un des membres fondateurs de l'Internationale la même année, Tolain s'avère être l'un des personnages les plus importants du mouvement ouvrier d'alors. Or c'est un lecteur de Proudhon, à qui il demande son avis sur le *Manifeste des Soixante* – avis qui prendra la forme du dernier ouvrage de Proudhon, *De la Capacité politique des classes ouvrières*. Au-delà de Tolain, c'est toute la section française de l'AIT qui partage certaines des idées de Proudhon et les défend lors des premiers congrès, notamment la conception strictement sociale de la représentation ouvrière et le refus de discuter des questions de politique internationale. Selon Puech, la référence à Proudhon n'est pas nécessairement au fondement de l'action des ouvriers français de l'AIT, mais elle devient rapidement consciente et explicite, jusqu'à culminer au Congrès de Genève, en 1866 :

« Au début du mouvement, quelques années auparavant, quoique un petit nombre d'ouvriers eussent lu une faible partie des œuvres de Proudhon, on peut dire que les idées du prolétariat s'étaient rencontrées involontairement avec celles du philosophe socialiste arrivant au déclin de sa vie, plutôt qu'elles n'en avaient subi l'influence. Mais en 1866, la similitude d'opinions est consciente et les mutuellistes parisiens savent qu'ils sont proudhoniens. »<sup>22</sup>

Le *Mémoire* que les ouvriers français présentent au Congrès est ainsi clairement et explicitement proudhonien : écrit en partie par les mêmes personnes que le *Manifeste des Soixante*, le *Mémoire* français est indubitablement influencé par la *Capacité politique*. En somme, si l'on suit Puech, il n'y a au départ qu'une rencontre entre la pensée de Proudhon et le mouvement ouvrier. Mais l'expérience de l'AIT rend cette proximité explicite, pouvant ainsi être transmise par les ouvriers français de l'Internationale aux autres militants ouvriers, et en particulier aux futurs fondateurs du syndicalisme révolutionnaire.

Cette hypothèse d'une rencontre initiale transformée en filiation par l'intermédiaire des ouvriers de l'AIT ne résout cependant pas tout. D'abord, parce qu'elle est en elle-même critiquable, en ce qu'elle va à l'encontre de nombreux discours des premiers membres de l'Internationale puis de la CGT, qui justement font valoir que la spécificité du mouvement ouvrier est de ne pas avoir de fondateurs, de références communes ni d'école de pensée. Le mouvement ouvrier entend en effet rompre avec la pratique des chefs de secte et des utopies ; quant à Proudhon, on sait qu'il se refusait catégoriquement – en tout cas après l'échec de la République – à jouer un tel rôle. L'idée selon laquelle les organes ouvriers (AIT puis CGT) sont et doivent être une création spontanée des masses, un mouvement sans doctrine, a conduit à des prises de distance explicite vis-à-vis de Proudhon, surtout face à des adversaires politiques qui utilisent le mot proudhonien comme une insulte. Cette indépendance vis-à-vis de Proudhon est très claire dans la Fédération jurassienne, après l'explosion de l'AIT en 1872, puisque les mots d'ordre très anti-proudhoniens du collectivisme et de la grève générale comme moyen d'action y deviennent majoritaires.

S'il y a donc clairement eu quelque chose de l'ordre d'une rencontre transformée en filiation, chez la première génération d'ouvriers français de l'Internationale (les « Gravilliers »), il ne va pas du tout de soi que cette filiation ait été réellement mise en avant, et encore moins qu'elle ait fait l'objet d'une transmission intergénérationnelle.

---

<sup>22</sup> Jules-Louis Puech, *op. cit.*, p. 120.



### *Filiation par la Commune*

C'est d'autant plus vrai qu'entre la fondation et la dissolution de l'Internationale, un événement fondamental vient bouleverser le mouvement ouvrier, et transformer le sens de la référence à Proudhon : la Commune de Paris. Il serait hors de propos de reprendre ici l'ensemble des controverses autour du rôle des proudhoniens dans la Commune de 1871. Selon un certain nombre de textes, la Commune serait l'incarnation des idées de Proudhon, sa « revanche posthume »<sup>23</sup> sur Marx, ce dernier se convertissant stratégiquement aux mots d'ordre proudhoniens dans *La Guerre civile en France*. Incarnation du fédéralisme, la Commune serait intégralement proudhonienne. A l'extrême, Jacques Langlois peut ainsi affirmer que « toutes les propositions de la Commune sont tirées en droite ligne de l'œuvre de Proudhon »<sup>24</sup>. Dès lors, la transmission entre Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire pourrait se faire sans difficulté par l'expérience institutionnelle communarde : le mouvement ouvrier aurait alors découvert la pensée de Proudhon par l'intermédiaire de sa réalisation par la Commune.

En l'état, cette hypothèse ne saurait tenir : les historiens contemporains ont montré que la diversité des opinions est bien réelle parmi les communards, que la référence à Proudhon est loin d'être dominante, que le fédéralisme d'alors a d'autres sources et coexiste dans les autorités communardes avec le jacobinisme et le blanquisme, etc<sup>25</sup>. S'il faut retrouver les sources intellectuelles de la Commune de Paris, Proudhon peut faire partie du tableau, mais il ne serait certainement pas le seul, ni même le personnage principal. Ce qui est vrai, c'est que les Internationaux français ont effectivement joué un rôle actif ; cependant, ce n'est pas la génération historique des Gravilliers qui s'est le mieux illustrée. Ainsi, Tolain préfère se ranger du côté des adversaires de la Commune, ce qui lui vaut d'être exclu de l'AIT. Quant à ceux qui, au sein de la Commune, sont identifiés comme « proudhoniens », ils font souvent figure de conservateurs. Cela ne signifie pas pour autant que, comme le veut une certaine historiographie marxiste, suivant Engels selon lequel « la Commune fut le tombeau de l'école proudhonienne du socialisme »<sup>26</sup>, la Commune ait marqué la rupture définitive du prolétariat français avec un supposé idéalisme proudhonien. Au contraire, la Commune a effectivement permis de rendre publiques certaines idées fédéralistes et socialistes disposant jusque là d'une audience limitée. Mais ce serait certainement un contresens que de voir dans la Commune un moment de filiation au sens propre.

### *Filiation par les fondateurs de la CGT*

S'il y a transmission d'un certain proudhonisme entre la section française de l'AIT et les fondateurs du syndicalisme révolutionnaire, elle ne peut donc passer exclusivement par l'expérience communarde. La répression qui suit la Commune et la dissolution de l'Internationale empêche tout autant une simple transmission intergénérationnelle au sein d'une organisation. Le mystère reste donc entier : si le proudhonisme a pu un moment exister en tant que tel en France, c'est au sein d'une section de l'Internationale qui n'a pas les moyens de transmettre son expérience aux fondateurs de la CGT. Reste une dernière possibilité pour penser la filiation : qu'elle passe directement par les fondateurs du

---

<sup>23</sup> Jacques Langlois, *op. cit.*, p. 28.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 27.

<sup>25</sup> Jacques Rougerie, *Paris libre, 1871*, Paris, Seuil, 2004.

<sup>26</sup> Introduction de 1891 à *La Guerre civile en France*.

syndicalisme révolutionnaire eux-mêmes. Les ouvriers de l'AIT auraient pu porter un moment certaines idées de Proudhon, la Commune aurait pu voir certaines réalisations d'inspiration proudhonienne, mais ce serait en définitive les fondateurs de la CGT qui joueraient un rôle déterminant, en réactivant une tradition proudhonienne largement enfouie.

Cette hypothèse dispose de solides arguments : contrairement aux ouvriers de l'Internationale, les fondateurs de la CGT n'ont pas baigné dans le même milieu que Proudhon ; dans ces conditions, les similitudes entre eux ne sauraient être entièrement fortuites. Par ailleurs, il est certains que certains des premiers cadres les plus importants du syndicalisme révolutionnaire français ont effectivement lu Proudhon : Fernand Pelloutier, Emile Pouget, Victor Griffuelhes, Léon Jouhaux, entre autres, sont familiers – à différents degrés – avec sa pensée, bien plus qu'avec celle de Louis Blanc, de Cabet ou de Considerant. C'est d'autant plus vrai pour ceux qui, comme Pelloutier et Pouget, viennent au syndicalisme par le mouvement anarchiste. Ce mouvement connaît en effet un changement stratégique majeur au milieu des années 1890. Après l'emballlement des stratégies individuelles des années 1892-1894, durant lesquelles la référence à Proudhon et au mouvement ouvrier est clairement vilipendée, on assiste à un renouveau des stratégies anarchistes ouvriéristes, passant par l'entrée dans les corporations. Le but est d'une part de semer l'idéologie libertaire chez les ouvriers organisés, et d'autre part de faire des syndicats les éléments de base de la société future. Les textes fondateurs de ce retour des anarchistes à leurs origines ouvrières sont « A roublard, roublard et demi » de Pouget, paru en 1894 dans le *Père Peinard*, et « l'anarchisme et les syndicats ouvriers » de Pelloutier, publié en 1895 dans *les Temps nouveaux*. Loin de faire l'unanimité chez les anarchistes, ils définissent néanmoins des usages anarchistes du syndicalisme, qui servent en partie de base à la définition de l'anarcho-syndicalisme.

Cependant, s'il y a certainement là, dans la rencontre entre anarchisme et mouvement ouvrier, l'un des terrains les plus favorables pour des usages de la pensée proudhonienne, et même si Pouget comme Pelloutier connaissaient Proudhon, est-ce vraiment suffisant pour parler de filiation ? Comme le note Febvre, il est très douteux que ces militants de longue date, qui ne se sentaient pas nécessairement les héritiers de la première génération des ouvriers français de l'AIT, aient été influencé exclusivement par Proudhon ; et il est encore plus douteux qu'ils aient façonné directement la CGT.

Il semble donc difficile de trancher en faveur de l'une ou de l'autre des hypothèses. D'un côté, la proximité avec la pensée de Proudhon – plutôt qu'avec celle d'autres penseurs socialistes – est trop constante, et parfois explicite, au long du second XIX<sup>e</sup> siècle, pour que l'on puisse parler d'une simple rencontre. Mais d'un autre côté, la transmission est trop accidentée et la diversité du mouvement ouvrier trop grande pour que l'hypothèse d'une filiation soit tenable. Il y a certainement des passeurs – penseurs anarchistes, militants de l'AIT, communards, fondateurs de la CGT –, mais s'ils sont trop nombreux pour que l'on puisse y voir une simple coïncidence, ils ne peuvent néanmoins expliquer à eux seuls l'importance des similitudes entre proudhonisme et syndicalisme révolutionnaire. Il faut donc trouver une explication à ces similitudes qui rende compte des deux dimensions de la filiation et de la rencontre, c'est-à-dire qui permette d'établir une transmission, mais par d'autres canaux que les explications habituellement données.

## **Le moment proudhonien**

C'est ici que l'idée d'un moment proudhonien du mouvement ouvrier peut être utile. L'hypothèse du moment proudhonien renvoie au fait que les ouvriers français organisés, dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle, emploient un vocabulaire et ont des pratiques proudhoniennes, sans nécessairement s'en rendre compte. Comme l'hypothèse de la filiation, l'idée de moment proudhonien donne une importance à Proudhon dans l'histoire du mouvement ouvrier réel ; mais comme l'hypothèse de la rencontre, elle ne postule pas l'existence de courroies de transmission directes entre la pensée de Proudhon et les pratiques ouvrières. Selon cette nouvelle hypothèse, il existe une affinité entre le mouvement ouvrier et le proudhonisme, mais qui ne se réduit pas à une rencontre, c'est-à-dire que cette affinité est construite par les acteurs, et en particulier par Proudhon.

### *L'homologie structurale entre proudhonisme et classe ouvrière*

Pour comprendre cette hypothèse, il faut au préalable la comparer avec une autre explication de l'affinité constante entre proudhonisme et mouvement ouvrier au XIX<sup>e</sup> siècle : l'explication sociologique.

Dans sa version la plus fruste, l'explication sociologique se réduit à cette idée simple : si l'on trouve que le mouvement ouvrier organisé est proudhonien, c'est parce que Proudhon est lui-même ouvrier, et que la pensée qu'il met en forme n'est pas sa pensée propre, mais l'idéalisation des pratiques ouvrières. C'est ce qu'implique Annie Kriegel quand elle écrit que Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire sont « enracinés dans la même réalité fondamentale : la classe ouvrière française »<sup>27</sup>. Le propos est très général, mais il est présent, sous différentes formes, chez de nombreux auteurs. L'affinité entre proudhonisme et mouvement ouvrier serait due à une profonde identité de classe. Evidemment, en l'état, cette hypothèse n'est pas acceptable : en supposant que les idées ne sont que l'expression de la classe de son auteur, elle implique qu'en dernière analyse elles ne font que révéler les positions de classe – rendant la production, la diffusion et l'étude des idées tout à fait superflues.

Cependant, cette hypothèse peut être considérablement affinée, gardant sa puissance explicative sans pour autant réduire les idées aux intérêts de classe. C'est à Pierre Ansart qu'on en doit la formalisation la plus convaincante. Comme on l'a vu, selon lui, Proudhon n'est pas en lien de façon abstraite avec le mouvement ouvrier. Il existe une homologie structurale entre la pensée de Proudhon et certaines structures sociales. Le résultat de sa recherche sur la naissance du proudhonisme est que l'on peut trouver une homologie entre le modèle réel du système des artisanats et des manufactures, en particulier la fabrique de la soie lyonnaise, et le projet de Proudhon. Cette homologie se double d'une homologie des pratiques avec celles du mutuellisme des canuts.

Dans cette perspective, on peut trouver une explication des similitudes entre Proudhon et le syndicalisme révolutionnaire par une hypothèse nouvelle : le syndicalisme révolutionnaire est proudhonien car il puise aux mêmes sources que Proudhon : une certaine pratique ouvrière, née dans des fractions déterminées de la classe ouvrière au XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'y a pas

---

<sup>27</sup> Annie Kriegel, « Le syndicalisme révolutionnaire et Proudhon », in Centre national d'étude des problèmes de sociologie et d'économie européennes. *L'Actualité de Proudhon. Colloque des 24 et 25 novembre 1965*, Bruxelles, Editions de l'Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 1967, p. 62-63.

simplement rencontre, car des filiations existent bien : simplement, Proudhon n'est pas le père du syndicalisme révolutionnaire, il en serait plutôt le cousin, venant d'une source commune – la pratique de certains milieux ouvriers. Cette hypothèse peut s'autoriser d'un argument de poids : le rôle joué par les ouvriers de métier, plutôt que par le prolétariat industriel, dans l'histoire du mouvement ouvrier au XIX<sup>e</sup> siècle, y compris dans la création du syndicalisme révolutionnaire<sup>28</sup>. C'est d'autant plus vrai pour les militants libertaires, que Manfredonia décrit comme « issus de ce même milieu social fait de petits artisans à l'esprit individualiste, sûrs de leur métier comme de leurs droits, qui avait alimenté des générations entières de militants proudhoniens<sup>29</sup>. »

Cette hypothèse permet donc de rendre compte des similitudes entre le syndicalisme révolutionnaire et Proudhon, mais aussi des ressemblances moindres avec d'autres pensées (Louis Blanc, Cabet, etc.), qui puisent à d'autres sources que les pratiques ouvrières. Sa grande force est qu'elle n'a aucun besoin, pour être prouvée, d'établir un lien direct entre Proudhon et les fondateurs de la CGT, ou au contraire de rejeter leur proximité du côté de la simple coïncidence : il suffit de prouver qu'ils ont comme origine commune l'expérience des ouvriers de métier organisés en ateliers.

### *Le moment proudhonien*

Cependant, ce qui fait la force de cette hypothèse est aussi l'une de ses principales faiblesses : la raison pour laquelle il n'est pas besoin de prouver d'influence directe est que, puisqu'ils ont la même origine, la pensée proudhonienne et le syndicalisme révolutionnaire ont des trajectoires entièrement indépendantes. En cela, à partir d'un postulat différent, l'explication sociologique arrive au même point que l'hypothèse de la rencontre : l'existence de Proudhon et de son œuvre n'ont eu en définitive aucune influence sur le mouvement ouvrier français et sur la création du syndicalisme révolutionnaire. Si leur proximité ne relève pas d'une rencontre, mais bien d'une filiation commune, leur cousinage n'a aucune importance. La conception sous-jacente à l'explication sociologique est donc celle d'une indépendance complète entre le monde de l'organisation ouvrière et le monde de la pensée, ou plus exactement d'une influence qui ne peut avoir lieu que dans un seul sens, de l'organisation pratique vers la pensée socialiste, et non l'inverse.

Sans qu'il soit possible de trancher ce débat épistémologique, on peut néanmoins noter que cette séparation va à l'encontre des résultats de l'histoire contemporaine de la classe ouvrière. L'idée selon laquelle la classe ouvrière se trouverait construite et s'organiserait de façon indépendante du monde des idées et de la politique se trouve en effet battue en brèche dès lors que l'on s'intéresse à l'histoire de cette classe au-delà de ses seuls aspects économiques. Comme E. P. Thompson l'a montré pour l'Angleterre<sup>30</sup> et William Sewell pour la France<sup>31</sup>, la classe ouvrière est aussi une construction politique : elle naît, dans différents contextes nationaux, de la rencontre entre des pratiques de travail – et les formes de sociabilités qui leur sont alors attachées – et un vocabulaire politique hérité des Lumières et des révolutions du

---

<sup>28</sup> Bernard H. Moss, *Aux origines du mouvement ouvrier français : le socialisme des ouvriers de métier, 1830-1914*, trad. Michel Cordillot, Paris, les Belles lettres, 1985.

<sup>29</sup> Gaetano Manfredonia, *art. cit.*, p. 54.

<sup>30</sup> Edward Palmer Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, trad. Gilles Dauvé, Mireille Golaszewski et Marie-Noëlle Thibault, Paris, Gallimard le Seuil, 1988.

<sup>31</sup> William Hamilton Sewell, *Gens de métier et révolutions : le langage du travail, de l'Ancien régime à 1848*, trad. Jean-Michel Denis, Paris, Aubier-Montaigne, 1983.

XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans le cas français, le processus de constitution de la classe ouvrière, c'est-à-dire d'un groupe social qui se pense comme unifié, caractérisé par une activité commune, le travail, et animé des mêmes valeurs, est un processus largement politique – marqué par la révolution de 1830, l'apparition d'une presse et d'associations ouvrières, la révolution de 1848, l'expérience de la Commission du Luxembourg, du Comité des ouvriers de la Seine... Au cours de ce processus, le poids des penseurs ne saurait être sous-estimé, qu'il s'agisse des saint-simoniens, des républicains, des socialistes, etc. Le mouvement ouvrier naît largement d'une rencontre entre deux mondes. Dès lors, postuler que le syndicalisme révolutionnaire n'hérite d'aucune manière des penseurs socialistes – en l'occurrence de Proudhon – semble peu convaincant.

L'hypothèse d'un moment proudhonien prend le contre-pied de ce postulat. Tout en refusant, comme dans l'explication sociologique, de se laisser enfermer dans l'alternative entre rencontre et filiation, cette hypothèse confère à la pensée politique un rôle déterminant. En résumé, il s'agit de saisir non pas l'influence de Proudhon sur la construction du syndicalisme révolutionnaire, mais sur la classe ouvrière française elle-même. L'hypothèse du moment proudhonien est que Proudhon offre aux ouvriers français des solutions pour penser leur action après l'échec de l'insurrection de juin. En effet, il se trouve alors dans une position privilégiée qui lui permet de faire connaître sa pensée : la plupart des autres chefs socialistes ont été victimes de la répression, le gouvernementalisme républicain a échoué, Proudhon a un réel poids dans les journaux ouvriers, il mène le combat de la candidature de Raspail aux élections de décembre 1848, il conduit l'expérience de la Banque du Peuple avec les délégués ouvriers avant son emprisonnement en 1849, il a accès à une tribune nationale par sa position de député, il est considéré par les conservateurs comme leur adversaire principal... Tous ces facteurs s'agrègent pour donner à Proudhon une réelle audience dans une classe ouvrière en construction, déstabilisée dans son identité politique même par l'insurrection de juin et par sa répression.

Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'on retrouve Proudhon dans la création du syndicalisme révolutionnaire, plusieurs décennies après : il a influencé non pas le syndicalisme, mais bien la classe ouvrière elle-même. Il ne s'agit ni de filiation, ni de rencontre, mais d'un processus croisé de construction idéelle des pratiques ouvrières et de construction sociale des théories politiques socialistes. L'idée est la suivante : à certains moments du processus de construction de la classe ouvrière, ses pratiques font l'objet d'une réflexivité, d'une systématisation et d'une formalisation quasi-juridique, qui peuvent emprunter des outils théoriques et conceptuels extérieurs à la tradition ouvrière. Une première formalisation a lieu en 1830-1834, à laquelle Proudhon est étranger. Mais il découvre à Lyon puis à Paris cette classe ouvrière déjà mise en forme, composée d'individus qui pensent appartenir à une classe capable d'agir comme un sujet politique, ayant adopté un nouveau langage, une nouvelle manière de formuler leurs pratiques et leurs revendications traditionnelles. Suite à l'épreuve de juin 1848, Proudhon participe à la reconstitution de la classe ouvrière, d'un nouveau formalisme qui débouche ensuite sur un ensemble de pratiques sinon nouvelles, du moins entièrement repensées, grâce aux outils conceptuels apportées notamment par Proudhon (coopération économique, refus de l'Etat et du jeu politique, autonomie par rapport à la bourgeoisie). Avec l'apparition de l'Internationale, puis du syndicalisme révolutionnaire, c'est un troisième temps de la construction de la classe ouvrière qui a lieu, par idéalisation des pratiques existantes... mais qui sont elles-mêmes marquées par l'influence de Proudhon, au moins dans la façon dont elles se trouvent formulées. Cette nouvelle formalisation n'est pas la reproduction de la précédente, d'où des divergences réelles

avec Proudhon ; mais elle travaille une matière, la coutume ouvrière, qui a déjà été marquée par le proudhonisme, d'où les similitudes frappantes. C'est cela, l'hypothèse du moment proudhonien : la diffusion large de pratiques ouvrières préexistantes, mais formalisées en partie, au sein de la classe ouvrière, à l'aide du vocabulaire et des idées de Proudhon, à l'exclusion d'autres possibilités (soumission au pouvoir politique, refus de conflictualité, appui sur le capital...).

#### *Un programme de recherche*

Reste à prouver cette hypothèse. Si elle a le privilège de dépasser l'alternative rencontre/filiation, de ne pas naturaliser la classe ouvrière, et de penser l'interaction entre pratiques ouvrières et idées sociales, il faut néanmoins expliquer comment ce moment d'idéalisation proudhonienne a lieu, comment la pensée de Proudhon est récupérée, par qui, quels sont les moyens de sa transmission, etc. Pour cela, il faut aller voir les transformations conceptuelles du vocabulaire ouvrier ; aller chercher la parole ouvrière, notamment les textes par lesquels elle donne à la classe ouvrière une forme organisée, et chercher les traces de Proudhon dans cette formalisation. Il n'est pas besoin de postuler une grande pénétration de Proudhon dans les masses : il suffit de prouver que Proudhon a influencé ceux qui accomplissent ce travail de mise en forme. Il s'agit donc de reprendre, à travers le prisme de Proudhon, le projet de Maxime Leroy sur la coutume ouvrière : étudier les mécanismes quasi-juridiques par lesquelles la classe ouvrière s'organise, et y chercher les lieux de l'influence directe de Proudhon. On pourra ensuite voir la façon dont le syndicalisme révolutionnaire vient justement révolutionner ces coutumes, donner de nouvelles formalisations, pour faire la part de la filiation proudhonienne et de la création de pratiques inédites.

Ce qui est important, c'est de bien saisir que ce que le syndicalisme révolutionnaire met en forme, ce ne sont pas des pratiques pures, celles qui relèveraient de « la » classe ouvrière, mais des expériences qui se sont formalisées et répandues parmi les ouvriers à partir de leur rencontre avec Proudhon, après 1848, qui met en mot les habitudes d'une certaine classe ouvrière, et les présente comme les bonnes et vraies pratiques. Les ouvriers des années 1850-70 ont une conscience de classe réflexive, dans la construction de laquelle Proudhon a joué un rôle véritable. Et c'est cette conscience de classe que le syndicalisme révolutionnaire systématise et met en forme. En définitive, adopter l'hypothèse du moment proudhonien, c'est refuser de trancher entre la filiation et la rencontre, non pour mettre fin au débat, mais bien pour ouvrir de nouvelles recherches, centrées sur l'interaction entre pratiques ouvrières et pensée socialiste. Un programme qui, par son « idéo-réalisme », esquisse peut-être la voie d'une recherche proudhonienne sur l'histoire du proudhonisme.